

Un dialogue au-delà des frontières

Des agriculteurs d'Afrique et d'Asie nous livrent leurs impressions du dialogue et de ce qu'il leur a apporté au quotidien.



Lors d'une soirée au cours de la rencontre, Juliana interprète une chanson de Tanzanie

« Ce qui m'intéresse dans cette initiative, c'est que l'échange d'idées et d'expériences entre les différents pays permet de faire évoluer notre pratique de manière responsable. Les visites organisées dans les fermes et les rencontres avec des agriculteurs du Nord et du Sud, venant d'exploitations très différentes, mais aussi avec des scientifiques ou des politiques, m'ont permis d'acquérir de nouvelles connaissances.

Le Dialogue m'a apporté une aide très concrète : un groupe venu à une rencontre en 2004 a rendu visite à deux agricultrices pauvres que je conseillais depuis plusieurs années. Ils ont été très intéressés par leur travail et leur ont promis de revenir voir leurs progrès trois

ans après. Nous avons alors toutes travaillé très dur. Les résultats ont suivi et elles ont pu augmenter leur revenu, ce qui leur a permis de payer l'école pour les enfants, construire de meilleurs logements et améliorer la qualité de leur nourriture. Encouragés par leur réussite, d'autres se sont joints à leur groupe. »

Juliana K. Swai, Tanzanie

Conseillère et formatrice à la gestion des fermes



George, au milieu, invite les participants au prochain Dialogue entre agriculteurs prévu au Kenya en février 2007

« Nous avons un dicton dans ma tribu qui dit : « Celui qui ne voyage pas pense que sa mère est la meilleure cuisinière. » Je l'ai vérifié lors des rencontres précédentes car mes idées n'étaient pas forcément partagées par les autres. Je me rappelle avoir constaté en Inde que les Indiens ne savaient pas où planter alors que nous n'avions pas assez à planter. Ces rencontres permettent d'ouvrir les yeux, d'avoir des éléments de comparaison et d'être exposé à d'autres cultures.

Le dialogue m'a encouragé : je n'étais pas le seul à chercher à mettre en place des initiatives pour changer les choses. Les gens m'appellent Miti Mingi, ce qui signifie beaucoup d'arbres. Ce surnom m'est venu en 1993 quand je travaillais

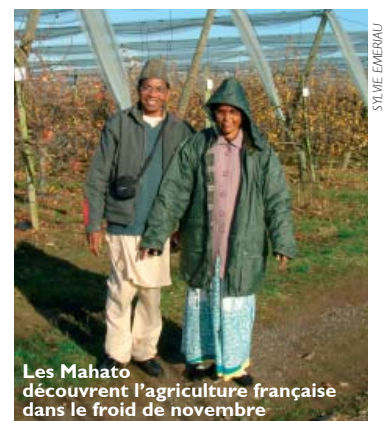
pour le gouvernement du Kenya en tant qu'ingénieur forestier. La destruction des forêts nationales par les populations environnantes entraînait une dégradation rapide de l'environnement qui affectait l'agriculture. Il y avait très régulièrement des feux de forêt et personne ne voyait le danger. Je devais former les agriculteurs à la création de pépinières d'arbres sur leurs exploitations. Mais beaucoup se moquaient de moi. Alors, j'ai décidé de transformer mon jardin d'un demi-hectare en jardin témoin, en dépit des restrictions d'eau. J'ai planté immédiatement les premiers arbres selon une méthode agro-forestière qui favorise l'association de cultures différentes et complémentaires avec les arbres. En deux ans, la situation a empiré autour de moi et la communauté s'est retournée vers moi. J'ai alors utilisé mon jardin pour former des scolaires et des agriculteurs. Ils ont commencé à planter des arbres et gagnent désormais beaucoup grâce à cela. L'environnement s'est aussi amélioré. A travers le dialogue, j'ai été invité à parler de mon expérience à l'étranger. Ma famille a d'ailleurs été surprise de découvrir que mon expérience intéressait d'autres et apportait vraiment une aide dans la région. Du coup, ils s'occupent vraiment bien de mon jardin en mon absence. Mes voisins, constatant que j'étais invité à l'étranger, se sont intéressés à mes projets et ont commencé à faire pareil, mes jeunes élèves aussi. »

George Kamau Kiiru, Kenya

Ingénieur forestier

Shailandra Mahato et son épouse Sushila vivent au nord-est de l'Inde, dans une région industrielle où les paysans, parmi les plus pauvres de l'Inde, ne disposent pas de système d'irrigation et ne peuvent cultiver le riz que pendant la saison de la mousson, de mi-juin à mi-octobre. Après ses études, Shailandra souhaite intégrer une entreprise. Pour cela, il

doit quitter son village. C'est alors qu'il se pose la question : « Pourquoi quitter mon village pour vivre ? Je suis paysan, je dois pouvoir gagner ma vie à partir de ma terre et rendre service à d'autres ». Pour cela, il faut résoudre le problème de l'irrigation. Il décide alors de créer des réserves d'eau. Son projet, pour des raisons financières, s'étale sur cinq ans. Mais une rencontre de responsables industriels organisée par Initiatives et Changement dans sa région va accélérer les choses. Il est invité à y présenter son plan de développement économique. Séduit, un des ingénieurs de l'entreprise Tata, l'un des plus gros groupes industriels indiens, propose alors de mettre gratuitement à sa disposition un excava-



Les Mahato découvrent l'agriculture française dans le froid de novembre

teur. En trois mois, une cinquantaine d'étangs sont creusés autour du village. Ces travaux ont permis un meilleur captage des eaux de pluie et ont fait remonter le niveau des sources. Cela a contribué au développement agricole du secteur : on cultive maintenant légumes verts, blé, pommes de terre et riz, et on pratique désormais la pisciculture. Pour Shailandra, ce succès est le fruit de l'expérience qu'il a vécue avec Initiatives et Changement : sa demande de pardon à son épouse puis à son opposant politique du village lui ont permis de trouver ses vraies aspirations et de mettre en œuvre des initiatives utiles pour son village. Son épouse, Sushila, qui s'occupe d'un groupe d'entraide pour les femmes et les enfants, a elle aussi été marquée par le Dialogue entre agriculteurs : à partir de ce qu'elle a vu lors d'une rencontre au Kenya en 2005, elle a organisé le travail des femmes et développé de nombreux projets (poules pondeuses, culture de champignons, cours de couture etc.). Comme elles lui demandaient ce qu'elle leur ramènerait de France, Sushila a répondu : « Des sucreries ? Une fois mangées, il n'y aura plus rien. Des vêtements : ils vont vite s'user. Je vais plutôt vous ramener de quoi vous aider à vous tenir debout toutes seules ! »

Shailandra et Sushila Mahato, Inde
Agriculteurs

« Je dirige un des grandes écoles de commerce du pays. Dans cette école, nous formons également des petits agriculteurs (plus de 62 000 depuis 1995) pour les aider à mieux gérer leur exploitation. Grâce au dialogue, nous avons pu

nous procurer des ordinateurs pour les étudiants et leurs parents. En échange d'une petite cotisation, ils peuvent utiliser ces ordinateurs pour développer la gestion de leurs fermes et améliorer la vente de leurs produits. Dans les Dialogues entre agriculteurs, j'aime la simplicité de la démarche et le lien étroit avec les préoccupations quotidiennes des agriculteurs. Cela leur montre qu'il ne faut pas tout attendre du gouvernement et de l'Occident et que chacun peut faire quelque chose à son niveau. J'ai aussi trouvé des idées très intéressantes à l'occasion de rencontres dans d'autres pays. Par exemple, en Inde, j'ai découvert un système de récupération des eaux de pluie pour l'irrigation, que j'ai mis en place sur les toits de mon école. Actuellement, je fais partie de l'équipe qui organise le prochain dialogue qui aura lieu au Kenya en février. Plus de vingt pays seront représentés et nous espérons pouvoir nous aussi transmettre des expériences intéressantes à l'occasion de visites, séjour chez les familles etc. »

Jamil Ssebalu, Ouganda
Vice-coordonateur du DEA en Afrique et vice-président d'I&C



Jamil, un des membres de l'équipe internationale du Dialogue entre agriculteurs

SYLVIE EMERBAU

ZOOM SUR

Un américain contre l'OMC

A la tête de 2 200 hectares, l'américain Troy Roush dénonce les orientations actuelles de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC). Rencontre avec un agriculteur américain hors du commun.

« Sur les 2 200 hectares de mon exploitation, une surface importante pour ma région, je cultive du maïs, du soja, du blé et 120 hectares de tomates de plein champ pour l'industrie. La majeure partie en OGM, et une partie en agriculture bio, sur laquelle je réalise une plus-value d'au moins 50 %. Je développe aussi un projet « Local energy, local food » pour favoriser l'autonomie énergétique, à partir de l'éolien et des circuits courts.

Vice-président de l'association nationale des producteurs de maïs, je défends l'idée du « droit à la sécurité alimentaire » et m'oppose aux orientations de l'Organisation Mondiale du Commerce.

Les politiques agricoles américaines encouragent la surproduction et résolvent ensuite le problème en déversant les produits américains sur le marché mondial à des prix souvent inférieurs aux coûts de production. Cela provoque des distorsions du marché mondial et fragilise les producteurs locaux dans les pays en développement.

Un proverbe chinois ancien dit : « Donnez un poisson à un homme et vous le nourrirez pour un jour ; apprenez lui à pêcher et vous le nourrirez pour la vie entière. »

En fixant un prix mondial inférieur au coût de production, le gouvernement américain distribue des poissons. La solution qui devrait être mise en place par les USA et l'Union Européenne devrait être de soutenir des prix qui permettent aux agriculteurs de vivre décemment. Il est temps que les agriculteurs américains comprennent que les agriculteurs du monde entier ne sont pas des concurrents, mais des partenaires et des amis et que nous partageons le même objectif. »

Troy Roush, Indiana, USA
Agriculteur



Troy Roush entouré de 2 agriculteurs africains dont les surfaces d'exploitations sont bien inférieures à la sienne !

SYLVIE EMERBAU